

La maison Saint-Gabriel

Françoise Lucbert

Numéro 51, automne 1991

Les intérieurs d'époque

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17736ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lucbert, F. (1991). La maison Saint-Gabriel. *Continuité*, (51), 33–36.

À la Pointe-Saint-Charles, un des rares intérieurs domestiques du Régime français.

Place Dublin, à la Pointe-Saint-Charles, dans un environnement des plus urbains, s'élève un imposant bâtiment de pierres des champs noyées dans un épais mortier. Vestige d'une autre époque, la Maison Saint-Gabriel¹ est l'une des rares constructions qui témoignent de l'architecture montréalaise de la fin du XVII^e siècle. Érigée vers 1668 par François LeBer et acquise peu de temps après par Marguerite Bourgeoys, fondatrice de la congrégation de Notre-Dame, cette maison de ferme, reconstruite en 1698 après un incendie, constitue aujourd'hui un site unique.



Dans la salle commune, à la fois réfectoire et salle de réception, les nombreux meubles de pin contribuent à créer une atmosphère chaleureuse où le temps semble s'être arrêté. Photo: Jean Désy.

LA MAISON SAINT-GABRIEL

par Françoise Luchert

L'évier de la salle commune, formé d'une immense pierre noire, porte l'inscription «1721». Photo: Jean Désy.



UN PARCOURS INTIMISTE

La muséologie connaît aujourd'hui un essor vertigineux. La création d'institutions qui s'intéressent plus largement aux différentes facettes de la culture permet d'aborder tous les domaines reliés à l'héritage culturel d'une société. À ce titre, la Maison Saint-Gabriel, musée relativement peu connu, offre au public un «centre d'enseignement de l'histoire par la reconstitution d'un milieu, d'une époque²». Cet objectif a été clairement énoncé par Émilie Chicoine qui, pendant neuf ans, fut directrice de la Maison Saint-Gabriel. Ce musée appartient toujours aux dames de la congrégation de Notre-Dame, qui sont responsables des visites guidées.

Contrairement à d'autres maisons historiques dont on ne peut apercevoir les pièces que par l'embrasure de la porte, il nous est permis ici de circuler dans toutes les salles. En pénétrant dans la salle commune, le visiteur est conquis par la chaleur que dégagent les planchers de bois et les poutres massives. Cette pièce, autrefois réfectoire et salle de réception, est abondamment éclairée par six fenêtres à carreaux. Les catalognes disposées sur le sol confèrent à l'ensemble un charme vieillot.



Dans la cuisine trône une grande cheminée agrémentée de tous les accessoires d'usage. Sous la fenêtre, un évier en pierre calcaire. Photo: Jean Désy.

La chambre des «filles du Roy» a été aménagée dans les combles de la partie la plus ancienne de la maison (1668). Photo: Jean Désy.

L'imposant foyer ainsi qu'un évier datant de 1721 rappellent que cette salle était surtout un lieu de travail où l'on s'adonnait à diverses tâches domestiques, d'où la présence d'un rouet. En plus des quatre armoires encastrées dans l'épaisse muraille, un buffet à losanges d'inspiration Louis XIII et une armoire en pin aux motifs chantournés Louis XV composent le mobilier de rangement. De nombreux sièges (dont les typiques chaises à oreilles de lapin), de grandes tables en pin et une horloge datant du début du XVIII^e siècle complètent le décor.

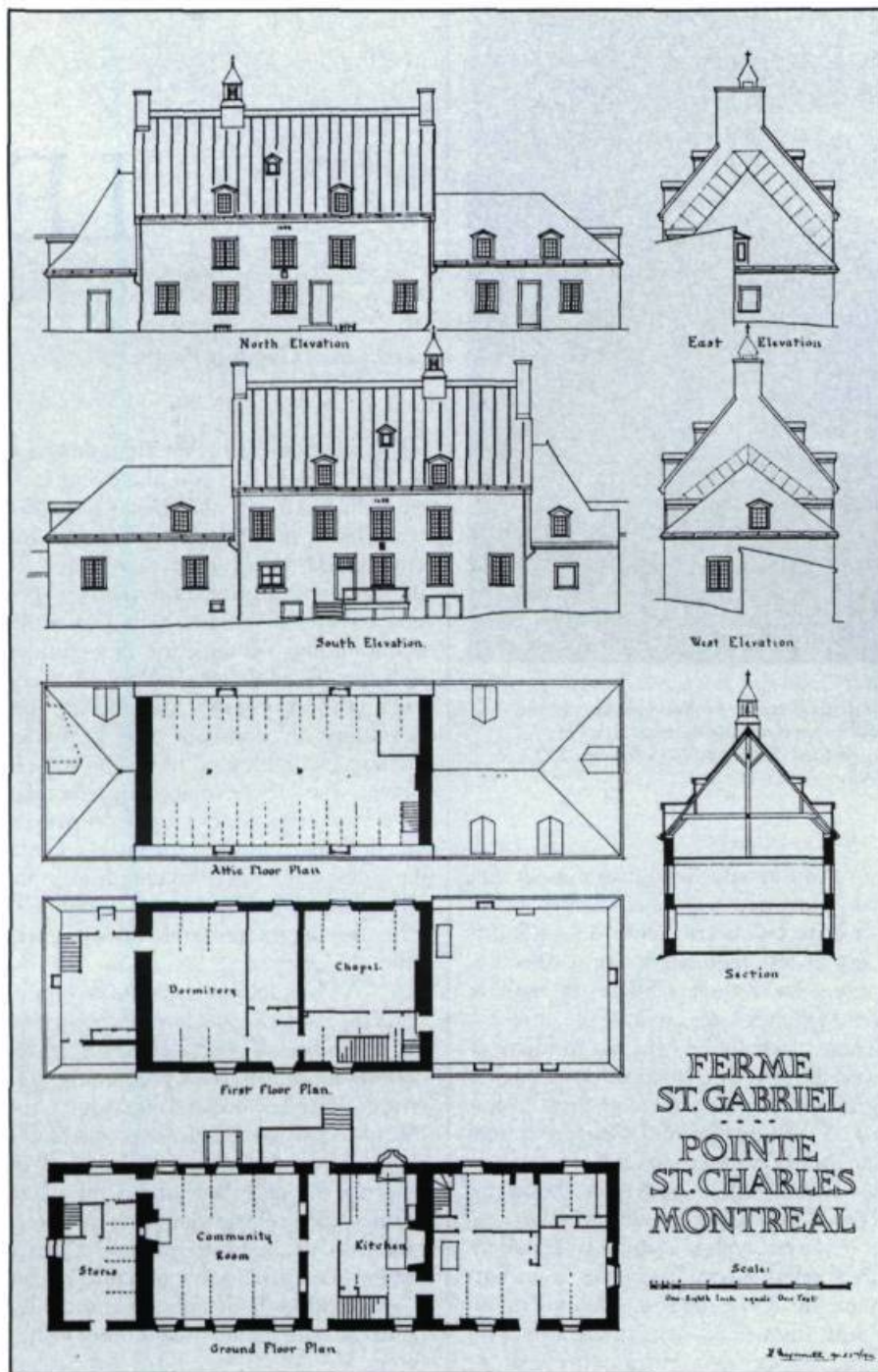
Avec la salle commune, la cuisine formait le centre d'activité de la maison. Dans cette pièce trône une grande cheminée dont la crémaillère de 1698 est agrémentée de tout l'attirail d'usage: grils, ustensiles à feu, écumoirs et bassines semblent reprendre pour un instant leur usage séculaire. Du côté sud, un immense évier peu profond en pierre calcaire constituait un poste de travail idéal puisqu'il était directement éclairé par une fenêtre diffusant une douce lumière opaline. De cet endroit, on apercevait autrefois la grève du Saint-Laurent et au loin l'île Saint-Paul (appelée aujourd'hui île des Sœurs en souvenir de ses anciennes propriétaires). Les collections d'étain, de faïence et de poterie sont exposées un peu partout, y compris dans une encoignure de facture récente, un des rares meubles du musée qui ne soit pas d'époque.



La salle de réunion a été aménagée dans l'aile construite en 1826 pour loger les employés de la ferme. Le foyer servait de voie d'accès à un four à pain qui malheureusement a été détruit. Aux murs sont accrochés plusieurs tableaux dont une *Éducation de la Vierge* par Théophile Hamel. Un fauteuil à os de mouton, restauré depuis peu, témoigne du souci de conservation de Thérèse Cloutier, directrice du musée. Divers autres portraits, un fauteuil à la capucine, deux fauteuils Louis XV et une commode galbée font de la salle de réunion une véritable petite galerie.

Par cette pièce on peut accéder au sous-sol, qui vaut la visite en raison des épaisses fondations dont les murs à fruit mesurent plus d'un mètre à la base. Les poutres à peine dégrossies ainsi que les supports des cheminées viennent étayer l'architecture massive. Les divers objets (statues, tableaux, autel, etc.) qui occupent le sous-sol proviennent de différents couvents, maisons et chapelles ayant appartenu à la congrégation de Notre-Dame.

À l'étage, les pièces ont été reconstituées d'après un inventaire dressé en 1722. La chapelle (qui a été également salle de classe) est ornée d'un portrait de



La Maison Saint-Gabriel, ancienne maison de ferme reconstruite en 1698 après un incendie, constitue aujourd'hui un site unique. Photo: Manon Bélair.

La Maison Saint-Gabriel, selon les relevés publiés dans l'ouvrage de Ramsay Traquair *The Old Architecture of Québec*.

saint Charles Borromée attribué à Pierre LeBer. En continuant vers le dortoir, on peut admirer une remarquable chasuble de la main de la recluse Jeanne LeBer. Les couchettes à rideaux de droguer, la longue table flanquée de deux bancs étroits, les coffres rustiques ainsi que les nombreux crucifix nous plongent dans une ambiance des plus recueillies que le portrait de Marguerite Bourgeoys, par Antoine Plamondon, vient souligner.

Une petite chambre a été aménagée dans les combles de la partie la plus ancienne de la maison (1668). Le nom qu'on lui a attribué rappelle la présence

attestée des filles du Roy à la maison de la Pointe. Enfin, il reste à évoquer le grenier qui révèle l'imposante charpente de frêne. Ancien lieu d'entreposage des grains et des semences, on y expose aujourd'hui de nombreux métiers à tisser, moules, meubles et accessoires variés.

UN MUSÉE AUTHENTIQUE

Devenue musée en 1966, la Maison Saint-Gabriel ainsi que la grange attenante, datée de 1735, sont les seuls vestiges d'un immense domaine qu'on a tour à tour appelé la métairie Saint-Charles, la ferme de la Pointe-Saint-

Charles et l'ouvroir de la Providence. Depuis 1930, la ferme porte le nom de Saint-Gabriel en hommage aux sulpiciens qui possédaient anciennement une métairie dans le voisinage, juste au nord de l'actuelle rue Wellington.

Au cours des ans, la propriété a progressivement été envahie par l'urbanisation et l'industrialisation. L'ouverture du canal Lachine de même que l'apparition du chemin de fer en 1847 ont très tôt fait du quartier de la Pointe-Saint-Charles un noyau de communication intense autour duquel se sont greffées de nombreuses industries. Les dames



de la congrégation de Notre-Dame, seules propriétaires du domaine depuis 1668, durent peu à peu se résoudre à le morceler et à vendre les terres à différentes compagnies. Malgré la profusion des cheminées d'usines et des bâtiments relativement récents, la Maison Saint-Gabriel se présente aujourd'hui comme un précieux témoignage, inaltéré par les siècles, de la civilisation rurale qui se déployait sur ces rives du Saint-Laurent.

Sur le plan muséologique, l'intérêt de cette maison tient à son excellent état de conservation. Elle a d'ailleurs été habitée jusqu'aux travaux de restauration qui permirent l'ouverture au public. Hormis l'ajout de 1826, la Maison Saint-Gabriel est à peu près telle qu'elle apparaissait à la fin du XVII^e siècle. Les pièces présentent d'étonnantes reconstitutions qui, par leur véracité, invitent le visiteur à revivre quelques moments d'une existence révolue. À la Maison Saint-Gabriel, la notion de collection acquiert d'ailleurs un caractère fort particulier. L'atmosphère si singulière engendrée par la présence des larges foyers du XVII^e siècle et des poutres équarries à la hache se prête admirablement à la mise en valeur du mobilier et des objets domestiques d'antan.

Le dortoir, avec ses coffres rustiques et ses couchettes à rideaux de droguet, a été reconstitué d'après un inventaire de 1722.
Photo: Jean Désy.

À l'inverse des autres musées qui, par définition, soustraient l'objet à son contexte, la collection de la Maison Saint-Gabriel fait réellement corps avec le musée. La vétuste cuillère de bois, le lourd fer à repasser ou la vieille cruche à l'émail craquelé ne sont pas froidement exposés dans des vitrines. Posés sur les étroites tables de pin, accrochés au-dessus de l'antique pétrin ou encore rangés dans une bonnetière aux fiches en queue-de-rat, ces objets gardent au contraire leur spécificité proprement usuelle.

Ainsi, malgré sa taille et ses collections relativement modestes, l'authenticité de cette maison lui confère un statut unique et foncièrement irremplaçable. Par sa valeur historique, elle constituait un lieu par excellence pour établir un musée destiné à montrer les meubles et les objets usuels du temps jadis dans un environnement tout à fait propice à l'étude et à la compréhension du mode de vie de nos ancêtres.

1. La Maison Saint-Gabriel est située au 2146, place Dublin, à Montréal. Le musée est ouvert de la mi-avril à la mi-décembre. Pour de plus amples informations, téléphoner au (514) 935-8136.

2. Émilie Chicoine, c.n.d., *La métairie de Marguerite Bourgeoys à la Pointe-Saint-Charles*, Montréal, Fides, 1986, p. 262.

Françoise Lucbert est historienne de l'art.

LES

par France Gagnon Pratte

Actuellement en Amérique du Nord, les États-Unis se démarquent considérablement par un réseau de villes historiques restaurées, de maisons anciennes, de lieux publics significatifs et un nombre croissant d'intérieurs d'époque ouverts au public. Si la prospérité économique, l'émergence des grandes fortunes (Rockefeller, DuPont, Annenberg, etc.) et un esprit nationaliste très développé ont constitué à cet égard des facteurs favorables, on ne saurait mésestimer le rôle du bénévolat et du partenariat dans la réussite de ces projets de mise en valeur du patrimoine. Une visite récente dans les villes de Philadelphie et de Charleston nous permet d'ailleurs d'imaginer des approches semblables pour les villes du Québec.

À Philadelphie, berceau de l'indépendance américaine, le vieux quartier a été réhabilité au cours des dernières décennies au moyen d'un programme très strict d'intégration architecturale, incluant le pavage des rues avec des matériaux d'époque (pierres et briques) et l'ajout d'un mobilier urbain du siècle dernier, tout cela accompagné de la restauration de maisons, jardins et lieux publics. La circulation y est contrôlée et il est possible de déambuler tranquillement dans la vieille ville, animée et habitée.

Déjà en 1844 la Ville avait créé Fairmont Park et acquis plusieurs des anciennes demeures qui s'y trouvaient. Offertes en gérance au Musée d'art de Philadelphie, elles font partie du réseau Old Houses Tour et sont ouvertes au public. Les maisons ont parfois conservé leurs meubles d'origine, mais le plus souvent à l'ameublement reconstitué se sont ajoutés des éléments qui rappellent les occupations successives. Aujourd'hui le Musée administre deux propriétés de Fairmont Park, tandis que les autres sont gérées par des organismes sans but lucratif. Dans ce partenariat et avec le concours des bénévoles du Musée, la Ville